

Je souhaiterais rendre ici hommage au Pasteur Claude BRULEY, dont l'oeuvre remarquable demeure trop peu connue.

Fondateur du CERCLE SWEDENBORG, Claude BRULEY a fait connaître en France la pensée du voyant suédois, et permis la réédition de nombreux ouvrages de ce grand mystique dont l'influence, sur la franc-Maçonnerie, comme sur le martinisme est certaine.

Surtout, Claude BRULEY reste à mes yeux un questeur authentique, approfondissant, expérimentant, remettant sans cesse en cause les résultats obtenus, pour réaliser l'objet de la Queste, Claude BRULEY fait de la Chevalerie, davantage qu'un idéal, une opérativité réelle, aux résultats tangibles.

Nous livrons ici son introduction à L'évangile démystifié, l'un de ses textes les plus récents. Nous vous invitons à vous procurer, étudier et méditer les textes de Claude BRULEY. Je souhaite qu'un éditeur s'intéresse à ses nombreux écrits (accessibles seulement en fascicules) et diffuse largement une oeuvre qui mérite une place importante dans l'ésotérisme chrétien.

Rémi Boyer

Pour toute information concernant les écrits de Claude BRULEY, écrire à;

CERCLE SWEDENBORG
LA PRESLE
03320 LURCY-LEVIS

LA PRESLE



L'ÉVANGILE DÉMYSTIFIÉ

PASTEUR C. BRULEY

LE QUATRIEME EVANGILE

-:-:-:-:-

INTRODUCTION

1- LE DISCIPLE QUE JESUS AIMAIT.

Comme tout un chacun peut immédiatement s'en rendre compte en ouvrant un Nouveau Testament, cet écrit est attribué à Jean, cet apôtre dont le caractère passablement coléreux lui avait valu le surnom de "boanergès" littéralement: fils du tonnerre. Mais nous pouvons, en toute bonne foi, nous interroger sur l'identité de l'auteur de cet Evangile que beaucoup considèrent comme le véritable testament spirituel de Celui qui, il y a vingt siècles est venu nous rendre sensibles à une nouvelle lumière, une nouvelle façon de comprendre les choses et de vivre. D'autant que cet écrivain, par modestie diront certains, a désiré taire son nom pour ne révéler qu'une qualité pour le moins inattendue "le disciple que Jésus aimait!" Comme si le sauveur des humains l'avait préféré aux autres disciples, surtout aux apôtres qui semblaient jusque-là, Judas excepté, ne former avec Jésus qu'un seul coeur. Il est vrai qu'autour de la croix du supplice qui mit fin à ses jours ici-bas, ils avaient tous fui excepté ce disciple que la Tradition s'obstine à appeler Jean.

Cette fidélité à toute épreuve peut expliquer, à première vue la prédilection du Fils de l'Homme pour ce compagnon de route. Cependant si nous faisons appel à une autre Tradition qui nous révèle que le disciple que Jésus aimait n'était autre que Lazare, cet ami déjà cher qu'il avait ramené du séjour des morts, nous comprendrons encore mieux l'origine de cette appellation.

L'Eglise chrétienne, toutes tendances confondues, n'a pas attendu cette révélation, qu'elle veut pour des raisons que nous exposerons plus tard ignorer, pour montrer son embarras quant à l'identification de l'auteur de cette oeuvre très particulière. Jean l'apôtre, frère de Jacques et fils de Zébédée le pêcheur, ne possédait pas une culture rabbinique. Il n'était pas, dirions-nous aujourd'hui, un lettré. L'Apocalypse, autre écrit du Nouveau Testament qui lui est également attribué, montre à cet égard une forme d'expression plus rudimentaire que celle que l'on remarque dans le quatrième Evangile dont l'auteur maîtrise parfaitement le grec, langue utilisée pour la diffusion de ces ouvrages. Si nous identifions, comme la seconde Tradition nous y invite, Lazare, fils ici-bas d'un Notable jérusalémite avec le disciple que Jésus aimait, auteur de cet Evangile, nous saisirons mieux la confusion que l'Eglise a ultérieurement faite. Nous avons ici deux auteurs distincts, l'un ayant écrit l'Apocalypse, l'autre le quatrième Evangile. Si nous acceptons cette hypothèse nous ne serons plus surpris de retrouver dans cette Apocalypse le caractère quelque peu emporté de l'apôtre Jean, celui qui demanda un jour à Jésus, alors qu'ils entraient dans un village de samaritains non disposé à les recevoir: "Seigneur, veux-tu que nous ordonnions au feu de descendre du ciel et de les consumer."

Cette confusion entre un apôtre et un disciple est, au sein de l'Eglise, soigneusement entretenue car elle recouvre une réalité inquiétante que le Christianisme, pour conserver sa cohérence doctrinale, n'est pas disposé à élucider, à savoir la trahison non pas d'un seul (Judas) mais de tous les apôtres. Trahison patente lors de l'arrestation dans le jardin de Gethsémanée, concrétisée par la fuite de ces hommes alors que Jésus était emmené vers ses juges.

Cette trahison, semble t-il, s'aggrava par la suite puisqu'elle toucha alors à l'esprit évangélique, sérieusement altéré par Pierre. Celui-ci subit en effet de son vivant les premières contraintes l'obligeant, lui et ses successeurs à donner naissance à un Judéo-christianisme dont les agissements, l'enseignement, constitueront une croix sur laquelle l'Evangile et Celui qui l'a révélé au monde seront en permanence cloués.

Une parole tirée du quatrième Evangile mettait déjà en relief cette faillite apostolique qu'on nomme la primauté de Pierre, cet apôtre qui n'a pu, dans une minéralisation, une cristallisation impressionnante, que perpétuer son véritable nom: Simon fils de Jonas, archétype du Judéo-christianisme :

"En vérité, en vérité je te le dis, quand tu étais jeune tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais, mais quand tu auras vieilli, tu étendras les mains et un autre te mettra ta ceinture et te mènera où tu ne voudras pas. 21.18.

Troublante prise de conscience sur la faiblesse congénitale spirituelle, psychique, de ces apôtres, faiblesse qui nous conduit à nous interroger sérieusement sur la qualité du choix ou sur les critères qui ont conduit Jésus de Nazareth à appeler ces hommes oh combien faillibles.

L'idée qui pourrait alors nous venir est que nous nous trompons lourdement quant aux raisons qui l'ont conduit à faire ce choix, obnubilés que nous sommes par le statut d'exemplarité attribué à ces apôtres, très vite, trop vite, devenus des Saints dans la hiérarchie ecclésiale. Et si le sauveur les avait choisis non pour leurs qualités mais pour leurs défauts!! Cette surprenante hypothèse repose sur l'idée que le Créateur de l'Univers, venu dans le monde pour nous rencontrer et nous montrer une nouvelle façon de penser et d'aimer, devait dans un premier temps revêtir notre hérédité, ne serait-ce que pour nous comprendre et si possible nous aider à changer de condition d'existence. Mais comment rencontrer cette hérédité pervertie sans la porter à priori en soi, sinon en se conjoignant momentanément à ceux qui la manifestent?

N'est-ce-pas ce que Jésus de Nazareth a fait depuis sa petite enfance alors que parallèlement il croissait en stature et en grâce? Ne pourrait-on pas admettre alors que les douze apôtres, soigneusement choisis par lui, représentent l'ensemble de cette hérédité humaine; douze étant un nombre qui indique un état complet, exemple les douze mois de l'année, les douze signes du Zodiaque, les douze fils de Jacob (la civilisation judaïque), les douze chevaliers de la Table ronde (la Chevalerie) etc..

Curieuse élection qui consista à sélectionner, pour ce qui concerne les apôtres, les douze principales tendances que cette hérédité véhicule. Nous retrouvons ici les trois modes de vie qui conditionnent toute forme d'existence intelligente ici-bas, qu'elle soit individuelle ou collective; plus exactement le monde des idées, celui des sentiments et celui des actions; trois joies de vivre: celle d'enseigner, de montrer la voie, celle de conduire,

de gouverner; celle de produire, trois catégories d'êtres dont toute société est constituée, et que les Hindous avaient il y a bien longtemps identifiées sous les noms de Sattva, Rajas, Tamas.

Les quatre premiers apôtres, si nous voulons bien nous rapporter à cet ordre séculaire, représentent la première joie de vivre, spirituelle, enseignante: Pierre, l'impulsion, l'idée dominante, intuitive, inspirée, donnant le mouvement à l'ensemble, la figure de proue; André, son frère, la foi qui s'y rapporte; Jacques, les lois qui en découlent; Jean, l'enseignement.

Les quatre apôtres suivants correspondent au monde de la conduite, du gouvernement, ici et tout d'abord, de soi-même et de l'engagement avec les autres: Philippe, l'engagement du coeur; Barthélémy-Nathanaël, le don; Thomas, le partage; Matthieu, les échanges.

Les quatre derniers apôtres correspondent au monde de la réalisation. Jacques, fils d'Alphée, les règles d'application pratique; Thaddée Jose, le commerce intérieur; Simon le cananéen, le commerce extérieur; Judas l'Iscaiot, l'action globale qui résume l'oeuvre.

Ces apôtres pourraient donc manifester des qualités de vie plus ou moins perverties par cette hérédité humaine que le Sauveur devait connaître avant d'entreprendre son oeuvre de libération. Sachant ou admettant cela nous ne pouvons plus être surpris par l'attitude d'un Pierre, chef de file du Judéo-christianisme, dont le reniement annoncé par le chant du coq, (Marc 14.30) était prévu, ni par la trahison de Judas qui résume et porte à son ultime développement l'oeuvre entreprise par une humanité qui s'est inconsidérément engagée sur une pente vertigineuse.

Ne perdons pas non plus de vue qu'un apôtre, au sens strict du terme: apostaré- ne peut être à priori qu'un observateur, et comme l'étymologie du nom le souligne nettement: celui qui voit, puis ensuite rend compte de sa vision à partir de sa propre mentalité. Nous connaissons tous ces reportages colorés par la pensée ou le parti pris de l'envoyé (autre définition du mot) ou les faits sont souvent "sollicités".

Il n'en est pas de même du disciple - discipulus- en grec matétès - l'étudiant. Celui qui a choisi un maître pour être enseigné par lui. Celui qui entre dans la pensée de ce maître en s'efforçant de bien le comprendre afin que plus tard, quand ce maître ne sera plus auprès de lui, d'enseigner à son tour cette pensée qui a donné un nouveau sens à sa propre vie. Notre auteur est bien cet étudiant que Jésus aimait.

Ayant, semble-t-il, résolu le problème de cette identification, il ne nous reste plus qu'à pénétrer avec cet évangéliste dans la compréhension de ce maître exceptionnel en ouvrant cette somme de sagesse et d'amour qu'est le quatrième évangile, mais auparavant nous devons encore nous livrer à quelque chose d'un peu pénible, comme toute remise en question de ce qui nous semblait jusqu'ici définitivement acquis, c'est à dire poursuivre ce travail préalable de démythologisation, à savoir mettre en doute l'idée que tous les versets de cet évangile ont été écrits par ce scrupuleux disciple.

2. LE SPHINX.

La Tradition, pour une fois unanime, affirme que Jésus de Nazareth n'a jamais rien écrit. Il a parlé. Ses apôtres, après un court moment où ils crurent à son retour imminent, se remémorèrent les paroles qu'il avait prononcées, les actions qu'il avait entreprises. Ainsi furent constitués les premiers recueils, appelés "logias" qui circulèrent parmi les adeptes plus tard appelés Chrétiens par ceux qui découvraient cette nouvelle secte avec étonnement. Au fil des années ces recueils, peu à peu enrichis, constituèrent des Collections. Rédigés en langue araméenne, ces premiers écrits ne furent pas retrouvés. La Tradition évoque encore un Evangile (c'est ainsi que l'on appellera désormais ces récits porteurs de bonnes nouvelles-évangélium) qui aurait été rédigé par Matthieu, l'apôtre percepteur, lui aussi en langue araméenne. Cette oeuvre, comme bien d'autres, fut ensuite traduite en grec; elle se répandit ainsi en Asie mineure et en Europe. Plus tard encore ces recueils évangéliques seront traduits en latin avant d'être connus dans tout l'empire de Rome.

Le premier traducteur de ces Ecritures "romanisées" se nomme Jérôme. Ce Saint, selon l'opinion d'une Eglise devenue entre-temps puissance temporelle après la conversion de l'empereur romain Constantin, crut devoir, (ce sont ses propres termes) après cette traduction, faire disparaître l'Evangile de Matthieu original qu'il avait utilisé.. Cette action, pour le moins surprenante, semble justifiée par le fait que déjà à cette époque certains versets évangéliques prononcés par Jésus de Nazareth n'étaient plus en accord avec l'enseignement d'une Eglise devenue, entre temps, romaine.

Nous prendrons un seul exemple qui montrera clairement, nous le souhaitons, le travail auquel ce docteur s'est livré. Un exemple qui nous semble typique quant à la volonté manifestée par ce Père de l'Eglise de réinsérer l'Evangile dans l'Ordre ancien; exemple d'autant plus frappant que nous le tirons de ce merveilleux sermon sur la montagne où toute la nouveauté de cet Enseignement apparaît dans un relief saisissant.

Voici le verset :

Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes, je ne suis pas venu pour abolir mais pour accomplir. En vérité je vous le dis avant que ne passent le ciel et la terre, pas un iota, un trait de lettre de cette loi, ne sera changé.

Celui qui supprimera ou violera un seul de ces commandements et enseignera aux hommes à faire de même sera déclaré le plus petit dans le royaume des cieux. MATT.5.17

Comment ne pas voir surgir ici le taureau de l'ancienne Alliance, les dix commandements, les interdits, alors que le Sauveur, lui-même a sciemment et à de nombreuses reprises transgressé cette loi. N'a t-il pas guéri, mangé à partir d'épis arrachés un jour de sabbat; ne s'est-il pas déplacé, n'a t-il pas été sans cesse un objet de scandale aux yeux des Juifs bien pensants? N'affirme t-il pas dans ce même sermon au sujet de la loi de Moïse qui légalise l'ancienne pratique du talion : oeil pour oeil, dent pour dent, qu'il ne faut pas résister au méchant? N'aurait-il pas plutôt dit: je suis venu accomplir la loi dans le sens qu'il montre aussitôt: ne pas tuer, encore faut-il ne pas se mettre en colère, car ceci est déjà un meurtre mental; ne pas commettre adultère, encore faut-il ne pas convoiter une femme etc..

Le commentaire de Jérôme, qui radicalise cette loi sur le plan des actes, des observations légalistes (ce que fera l'Eglise romaine), constitue un retour à l'ancienne dispensation que Jésus de Nazareth nous invite à dépasser, à transformer. Nous voilà revenus au ritualisme que ce Judéo-christianisme reconstituera peu à peu.

Ainsi le travail de Jérôme, ce "Saint" qui a bien mérité de la reconnaissance de ses Pairs, nous permet de comprendre pourquoi nous ne pouvons d'emblée accepter l'authenticité de tous les versets qui composent les Evangiles. Car ce qui est vrai pour l'Evangile de Matthieu l'est également pour les autres qui, en l'espace de quatre siècles ont pu subir les mêmes vicissitudes (les manuscrits les plus anciens sont du quatrième siècle..)

Et puis n'oublions pas, pour finir d'être clair à ce sujet, que cette Eglise romaine a cru devoir maintenir face à ces Evangiles une tradition orale qui ne trouve pas toujours sa confirmation dans ces Ecrits apostoliques. Citons par exemple, le sacrement du mariage, celui de la pénitence, les dogmes de la transsubstantiation, de l'assomption de Marie, de ses qualités de co-rédemptrice, de l'infailibilité pontificale, etc...

Seuls les Protestants, sensibles à ce décalage visible entre la Tradition et une Ecriture sainte qui ne la justifiait pas toujours, déclarèrent que seule cette Ecriture avait une autorité souveraine, sans se rendre compte qu'une partie de cette Tradition orale contestée, de l'Eglise romaine, était déjà passée dans les Evangiles grâce au travail de ces traducteurs "orientés".

Il ne nous est pas possible de montrer les traitements auxquels les autres Evangiles furent exposés au cours de ces quatre siècles fatidiques avant que soit constitué ce Nouveau Testament communément appelé: Parole de Dieu. Nous pouvons seulement, nous référant à l'histoire du monde antique discerner alors quatre tendances qui agiront puissamment sur la transmission du précieux dépôt et qui correspondent à la mentalité des groupes ethniques et philosophiques en présence à cette époque, à savoir les Juifs, les Romains, les Grecs, ainsi que les groupes de Gnostiques; comme si cet enseignement avait été lu, compris, traduit, enseigné à travers une mentalité Juive, Romaine, Grecque, Gnostique.

Il est vrai que l'Evangile de Matthieu place d'emblée le message à transmettre dans une tonalité judaïque qui ne peut que faire référence à la loi de Moïse et aux prophètes pour créditer les paroles de l'extraordinaire enseignant.

Il est vrai que l'Evangile de Marc place ce même message dans une autre perspective, celle créditée par le peuple romain. Ici la référence s'applique à la force miraculeuse, aux prodiges qui jalonnèrent le ministère du Divin Amour; vertus auxquelles restèrent sensibles les citoyens de ce vaste empire.

Il est non moins vrai que la lecture de l'Evangile de Luc, destiné plus particulièrement aux Grecs, nous conduit à découvrir un humanisme auquel ces philosophes ne pouvaient manquer d'être sensibilisés.

Quant à l'Evangile qui fait l'objet de notre étude, il semble, nous verrons cette supposition s'éclairer par la suite, qu'il passa entre les mains de groupes que l'on nomma par la suite: gnostiques et qui étaient constitués par des êtres que leur démarche spirituelle plaçait déjà au delà des clivages des races et des nations.

Toutefois, soulignons-le encore, nous pensons que cet Evangile fut à l'origine composé par le disciple que Jésus aimait, non à partir de récits rassemblés, comme ce fut le cas pour les autres Evangiles, mais d'après les souvenirs personnels de ce disciple qui a partagé, nous pourrions dire intimement, les derniers temps de son incarnation terrestre, si riches en enseignement, du Sauveur des hommes.

Curieuse Ecriture sainte qui ressemble, pour reprendre la vision qu'en avait au dix-huitième siècle, Swedenborg, à une belle femme dont on ne peut voir que le visage et les mains, le reste du corps étant revêtu d'habits disparates ou grossiers. Ne pourrions-nous pas, pour reprendre cette idée, comparer l'Evangile tel qu'il fut enseigné et vécu par Jésus de Nazareth, à un tableau, chef d'oeuvre d'un artiste de génie; tableau qui passa ensuite entre les mains d'une école artistique qui jugea bon d'apporter au tableau des retouches qui, à ses yeux, le mettrait davantage en valeur. Puis le tableau fut cédé à une autre école qui, remplie de la même bonne volonté, entreprit à son tour des retouches afin que, les mentalités ayant changé, ce tableau puisse encore être admiré. Un siècle s'écoula encore, c'est alors qu'une dernière école, qui avait obtenu ce tableau, entreprit de rendre cette oeuvre conforme au goût du jour. Enfin ce tableau trouva sa place dans un musée qui le sauva ainsi de nouvelles initiatives artistiques.

Ces artistes successifs travaillèrent avec un art consommé à tel point que pendant de nombreux siècles on pensa que cette oeuvre était l'oeuvre d'un seul, le premier, dont le nom prestigieux restait gravé dans les mémoires. Il fallut attendre l'invention des rayons X, rayons solaires par excellence, symboles d'une raison, une logique venant au secours d'une foi conditionnée, pour découvrir les rajouts et imaginer ce que pouvait bien être ce chef d'oeuvre originel débarrassé des peintures successives venues "l'embellir".

Revenant à la vision de Swedenborg concernant ce merveilleux être humain représentant le Verbe originel, l'Evangile authentique, nous pouvons également imaginer cette forme humaine peu à peu animalisée par le soin de ces peintres successifs. Entendons par animalisation la manifestation d'une sensualité spiritualisée qui sanctifie la jouissance de tous les biens de ce monde

Nous pouvons donc imaginer que le premier peintre métamorphosa cette merveilleuse forme humaine en forme bovine. Souvenons-nous que dans la symbolique sacrée, l'Evangile de Matthieu a pour forme totémique le taureau qui typifie ainsi l'Ancienne Alliance, la culture judaïque, mosaïque, dont cet Evangile, nous l'avons-dit, se fait le gardien.

Le second peintre métamorphosa la forme bovine, trop judaïsée à son goût, en forme léonienne, plus martiale. Souvenons-nous également que dans cette même symbolique l'Evangile de Marc a pour forme totémique le lion qui typifie la culture romaine, celle du droit garanti par la force armée auquel cet Evangile fait écho en privilégiant souvent la force miraculeuse contraignante.

Le troisième peintre, poussé par une aspiration plus spirituelle, fit disparaître le lion et le remplaça par un aigle qui, dans cette symbolique représente une aspiration à quitter ce monde perverti pour découvrir un autre royaume immatériel, où l'âme peut enfin s'épanouir; cet aigle qui est attribué à l'Evangile de Jean, l'apôtre dont nous nous sommes déjà entretenus.

Le quatrième et dernier peintre représente le dernier Evangile, le plus tardif. Luc, médecin associé aux voyages missionnaires de Paul, qui rassembla tout ce qui avait été précédemment écrit sur l'incarnation du Créateur de l'Univers, et voulut le présenter dans une humanité telle qu'elle puisse attirer tous les êtres de bonne volonté.

Image d'autant plus frappante que nous avons là, représentés, les quatre grands mouvements qui constituent encore présentement le Christianisme. Avec Matthieu, le taureau: le Judéo-christianisme et sa prédilection pour régir les corps; puis Marc, le lion: le Romano-christianisme et sa domination sur les âmes; puis encore, Jean, l'aigle et son règne sur les esprits; enfin Luc, la figure humaine du sphinx: l'Humano-christianisme, le Protestantisme, les mouvements permanents de Réforme pour retrouver l'Evangile originel.

Car, nous l'avons reconnu, nous sommes ici en présence de la figure mythique du sphinx. Cet être fabuleux qui, selon la légende, se tient à la croisée des chemins prêt à dévorer l'infortuné qu'il rencontre s'il ne répond pas à la fatidique question qu'il formule sous la forme d'une devinette qu'il n'est pas utile de rappeler ici :

Qu'est-ce que l'homme?

Nous ne pouvons encore exposer en détail l'enjeu de cette rencontre. Retenons pour le moment que l'image authentique de l'homme nous a été redonnée par Jésus de Nazareth dans son Evangile, modèle de notre évolution. Sans ce modèle, il semble que nous ne puissions régulièrement, mort après mort, que réintégrer la matrice collective qui nous remet tout aussi régulièrement au monde. Notre situation, sous cet aspect dramatique, ne peut se transformer que si ce modèle humain, ce modèle de l'humain authentique, nous est présenté; que si cette forme Humaine originelle, le Divin Humain, que si l'Evangile originel, celui qui est sorti de la bouche du sauveur, nous est à nouveau accessible.

Mais comment pouvons-nous retrouver cette forme? Là où elle se trouve encore recelée, dans les Evangiles et notamment le quatrième qui fera l'objet de notre étude. Et pour cela, dans un premier temps, écarter ou faire disparaître les formes surajoutées dont nous venons de nous entretenir, pour voir cette forme originelle ressusciter. Si nous reprenons notre parabole et la découverte par les rayons X des peintures successives, nous pouvons comprendre que si cette découverte est capitale pour aspirer à cette résurrection de l'Humain idéal dans l'Ecriture, elle sous-entend la disparition des différentes formes ajoutées au cours des premiers siècles.

Mais comment faire disparaître ces formes sans altérer la peinture initiale? Comment dissoudre les couches appliquées ultérieurement? Disons-le nettement. Sans solvant spécial rien de satisfaisant ne pourra être tenté, d'où la nécessité de bien connaître d'abord la composition des matières employées, puis de trouver le liquide libérateur, enfin de faire un essai limité afin de ne pas endommager l'oeuvre originelle si l'expérience n'est pas concluante. En termes clairs, comment, dans les Evangiles, effacer, éliminer, les versets ajoutés, modifiés, pour ne laisser paraître que les paroles authentiques sans pour autant faire disparaître l'ensemble du Message évangélique?

C'est une tâche difficile, voire dangereuse, qui ne peut, à nos yeux, être entreprise sans l'aide de Celui qui seul connaît le solvant à employer, le Premier Enseignant: Jésus de Nazareth. Nous allons découvrir ensemble, dans le premier chapitre, que ce solvant est en réalité une lumière très particulière qui fera disparaître, au fur et à mesure de notre travail,

les versets Judéo ou Romano-chrétiens qui ont retiré à ce Verbe divin tout ce dont il était porteur pour nous convaincre et nous donner envie de le suivre sur le chemin qu'il a lui-même suivi.

Les conditions qui doivent être réunies pour que nous puissions bénéficier de cette lumière révélatrice, sont d'une simplicité évangélique, à savoir la pureté de coeur conjointe à une innocence quant aux buts poursuivis. Nous voulons exprimer ici le rejet de toute volonté de puissance et de domination. Sans cet état d'esprit, cette démarche pourrait se révéler dangereuse. Dans ce cas, celui ou celle qui s'y engagerait inconsidérément, ne pourrait en aucune manière tenir pour responsable l'auteur de cette étude.

Cependant, tout n'est pas encore dit. Il nous faut, avant de clore cette introduction générale, nous référer à Jérôme qui, s'exprimant sur celui qu'il pensait être l'auteur du quatrième Evangile, donne cette précieuse et curieuse information :

Comme Jean était en Asie et que pullulait la semence des hérétiques, Cérinthe, Ebion, qui ne pouvaient accepter que Jésus-Christ soit venu dans la chair, il fut contraint par les Evêques et députation de nombreuses Eglises, d'écrire quelque chose de plus profond sur la Divinité du Seigneur.

Il semble que Jérôme ait repris ici une nouvelle donnée deux siècles plus tôt par Clément d'Alexandrie et dont voici la teneur:

"Jean voyant que des choses corporelles avaient été racontées dans les Evangiles, déterminé par les notables et cédant à l'esprit, composa un Evangile spirituel."

Qui peut bien être ce Jean auxquels se réfèrent les deux Père de l'Eglise? La Tradition l'appelle Jean l'évangéliste pour le distinguer de l'apôtre. Mais il semblerait que ce nom recouvre un travail collectif réalisé par un groupe de croyants de l'Asie mineure et plus tard incorporé au quatrième Evangile. Nous lisons en effet dans un très vieux registre religieux du huitième siècle, copie fidèle d'un original grec du troisième siècle, encore appelé "Canon de Muratori":

" Comme ses condisciples et les anciens le pressaient d'écrire, Jean leur dit: jeûnez avec moi trois jours et nous nous communiquerons ce qui aura été révélé à chacun. Il fut dit à l'un d'entre eux que Jean devait tout rédiger en son nom propre et les autres constater l'exactitude du récit."

Ces écrits, vraisemblablement traités comme des gloses, c'est à dire des explications sur des sujets précis, furent ensuite considérés comme faisant partie de l'Evangile.

Dans le premier chapitre, que nous allons bientôt ouvrir, nous trouvons un bel exemple de ce travail dont le vocabulaire trahit l'élaboration tardive et surtout ecclésiale. Ce passage concerne l'incarnation de Jésus de Nazareth, déjà l'objet de grandioses controverses :

" Nous avons contemplé sa gloire, gloire comme celle que tient de son Père, un fils unique, plein de grâce et de vérité. Car de sa plénitude nous avons tous reçu grâce sur grâce." I 14-15

Nous avons déjà là un traité théologique. Le seul mot: "pléromatos" traduit par plénitude, confirme à lui seul l'origine précitée. Ce mot, nous le retrouvons uniquement dans les lettres théologiques de Paul.

Cette dernière remarque est apportée pour justifier, s'il en était encore besoin, la future circonspection avec laquelle nous aborderons les versets qui composent cet évangile. Cela dit nous pouvons commencer notre étude.

-:-:-:-:-